



Germanica

39 | 2006

La nouvelle génération d'écrivains de langue
allemande

« Sur la carte de l'âme allemande, une tache blanche », le passé de l'Allemagne vu au présent de la troisième génération

Christoph Amend, Marcel Beyer, Tanja Dückers

« *Auf der Seelenkarte der Deutschen ein weißer Fleck* », *Deutschlands*

*Vergangenheit aus der Gegenwart der dritten Generation gesichtet: Christoph
Amend, Marcel Beyer, Tanja Dückers*

Catherine FABRE-RENAULT



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/337>

DOI : 10.4000/germanica.337

ISSN : 2107-0784

Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 165-179

ISBN : 2-913857-18-3

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Catherine FABRE-RENAULT, « « Sur la carte de l'âme allemande, une tache blanche », le passé de
l'Allemagne vu au présent de la troisième génération », *Germanica* [En ligne], 39 | 2006, mis en ligne le
19 février 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/337> ; DOI :
10.4000/germanica.337

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

« Sur la carte de l'âme allemande, une tache blanche »¹, le passé de l'Allemagne vu au présent de la troisième génération

Christoph Amend, Marcel Beyer, Tanja Dückers

« *Auf der Seelenkarte der Deutschen ein weißer Fleck* », Deutschlands Vergangenheit aus der Gegenwart der dritten Generation gesichtet: Christoph Amend, Marcel Beyer, Tanja Dückers

Catherine FABRE-RENAULT

- 1 Soixante ans après la fin de la guerre, l'Allemagne commence à pouvoir considérer autrement son passé. En témoignent les nombreux ouvrages, reportages télévisés ou interviews journalistiques mais aussi, toute l'œuvre de jeunes écrivains qui ressentent le besoin de se confronter à ce passé et qui le font de façon originale, à l'opposé aussi bien de la vague médiatique que de l'attitude de leurs parents. Ce n'est plus la question de la culpabilité qui est mise en avant,

Aujourd'hui, soixante-dix ans après la prise du pouvoir par Hitler, il ne s'agit plus de percer à jour la question de la culpabilité. Nous, les petits-enfants, il nous faut savoir ce qui nous a été transmis inconsciemment de cette époque. Ce n'est que comme ça que nous saurons qui nous sommes².

- 2 Ce n'est pas non plus l'optique médiatique qui consiste à faire de l'Allemagne une victime, à son tour, des bombardements dont seuls les Alliés seraient responsables.
- 3 Les jeunes écrivains, mais cela apparaît également dans une enquête sociologique, *Opa war kein Nazi*³(*Pépé n'était pas nazi*) et dans un recueil d'interviews, *Morgen tanzt die ganze Welt. Die Jungen, die Alten, der Krieg*⁴ (*Le monde entier dansera demain. Les jeunes, les vieux, la guerre*) veulent élucider « comment c'était » parce que c'est le seul moyen de comprendre pourquoi ce fut. C'est pour eux également une condition pour se situer dans la succession des générations, c'est un passé qui fait partie intégrante d'eux car, consciemment ou non,

grands-parents et parents ont transmis aussi bien des faits que des silences, ces derniers pesant parfois d'un poids beaucoup plus lourd que les récits factuels. Pour reprendre la conception de Walter Benjamin, « La mémoire transmise, c'est tout ce qui passe d'une génération à l'autre, la mémoire acquise, c'est tout ce qui n'est arrivé qu'à vous ou que vous ressentez comme tel⁵ ».

- 4 Leur recherche se situe sur le plan de la mémoire et non sur celui, factuel, de l'histoire. Pour eux, l'histoire, scolaire, est désincarnée, jamais ils ne peuvent remettre en face les grands-parents affectueux qu'ils connaissent et les horreurs apprises en classe. Leur quête est donc la recherche d'une vérité vécue, une vérité qui leur permette d'accéder à une identité cohérente.
- 5 Les trois auteurs que nous voulons évoquer ici ont en commun d'être nés en 1965 (Marcel Beyer), 1968 (Tanja Dücker) et 1974 (Christoph Amend), de même que les scientifiques qui ont réalisé l'enquête sociologique citée plus haut : c'est bien la troisième génération qui s'empare du sujet.

Retrouver les émotions pour retrouver l'histoire vécue

- 6 Dans son roman *Himmelskörper*⁶ (*Corps célestes*), Tanja Dücker opère un retour sur sa famille et écrit un roman de formation : l'adolescente du début à l'identité hésitante se mue en une jeune mère de famille. Son évolution est indissociablement liée au questionnement des grands-parents car les réponses sont la condition de l'identité : savoir, comprendre, permettent d'assumer ce que l'on est et d'où l'on vient, « l'année-zéro » n'était qu'un mythe :

Je fermai les yeux et vis Renate devant moi. Je vis aussi Jo et mon arrière grand-mère, toutes avec un gros ventre. Soudain, j'étais le maillon d'une longue chaîne, d'une liaison, d'une construction qui m'avait toujours semblé suspecte⁷.

- 7 Au fil de quelques années, le lecteur suit la narratrice dans sa quête de vérité sur sa famille, une famille dont le mensonge de chacun de ses membres va se révéler peu à peu, même là où on ne l'attendait pas. Le succès de cette quête seul, autorise l'apaisement d'un âge adulte et d'une identité enfin trouvée. Elle traduit sur le plan fictionnel la conception de Maurice Halbwachs sur les liens familiaux de la mémoire

un fils ne deviendra père que quand il fondera une autre famille : même alors, il demeurera toujours le fils de son père [...] Nulle part, la place de l'individu ne semble ainsi davantage prédéterminée⁸.

- 8 La narratrice devient météorologue, métaphore de l'histoire familiale, dans la mesure où les nuages sont des éléments mouvants, parfois annonciateurs du pire comme du meilleur, les corps célestes, quant à eux, formant une constellation au sein de laquelle chacun gravite selon une orbite préétablie. La fin du roman le précise, le professeur de météorologie explique, à propos d'une certaine forme de nuage « perlucide », son concept de « grenier de l'Histoire » (« Geschichtsspeicher »⁹) pour éclairer « la frontière mouvante entre l'Histoire "subjective" et "objective", entre le fait et la sensation »¹⁰, le mot même de « perlucide » portant l'idée d'une lumière qui traverse les airs et les époques, mais aussi de transparence, rappelant aussi à la fois « lucide » et « élucider » pour mieux élargir le sens de ce dernier.
- 9 Le temps, la dégradation sénile de la mémoire, de la conscience, chez Jo, la grand-mère de Freia, la narratrice, provoquent l'approche au plus près de la vérité historique et son réel

aboutissement après la mort de Jo, mais le paradoxe n'est qu'apparent. Les dénégations du début du roman, dans l'enfance de Freia, lorsque Jo accumule les clichés sur « le Russe qui a sournoisement encerclé la Prusse orientale », les périphrases et les litotes sur leur condamnation du nazisme, « nous n'étions pas nazis. Nous avons refusé tout débordement violent. Nous trouvions ça grossier, terrible. Vulgaire [...] Notre entourage était fidèlement allemand mais pas allemand nazi »¹¹, sont infirmées par les révélations de la fin : les grands-parents de Freia ont été des nazis de la première heure et, en vidant l'appartement de sa grand-mère, Freia y trouve non seulement un exemplaire de *Mein Kampf*, « ils ne l'avaient pas seulement possédé mais, au début de 1945, préféré à d'autres livres et emmené dans leur fuite »¹², mais aussi une biographie de Carin Göring, divers ouvrages à la gloire du grand œuvre du III^e Reich et un sur les théories raciales.

Je pris soudain conscience du nombre de petites déclarations ambiguës que je connaissais de leur part, mais je n'en n'avais jamais fait une image univoque, je n'aurais jamais pensé, autrefois, à attribuer le qualificatif de nazis à Jo et Mäxchen¹³

- 10 Jo tente régulièrement de se défausser alors que ses paroles sont terrifiantes : [les lois antisémites]

Oui, nous trouvions ça un peu bizarre... on n'en parlait pas, cela n'avait pas grande importance pour moi. Je n'aimais pas trop le Russe, mais les juifs m'étaient indifférents. Je n'ai jamais compris comment on pouvait assassiner des enfants. Je ne veux pas non plus que les enfants des nègres soient tués ! C'est ce qui a discrédité définitivement les nazis pour moi. Même si j'ai beaucoup de bons souvenirs de cette époque¹⁴.

- 11 Et lorsque la narratrice reprend le récit de Jo qui aurait presque donné une banane à un enfant juif, Tanja Dückers complète le tableau de la grand-mère : « D'une certaine façon, elle arrivait à faire passer une absence d'action pour un acte d'héroïsme »¹⁵. Ici encore, Maurice Halbwachs donne une analyse du cadre de la mémoire familiale, « fait de notions, notions de personnes et notions de faits, singulières et historiques en ce sens, mais qui ont d'ailleurs tous les caractères de pensées communes à tout un groupe et même à plusieurs »¹⁶.
- 12 De la même façon, à la fin du roman, d'autres pièces du puzzle familial s'ordonnent autour de la mère, Renate, un être jusque-là considéré comme fantasque et éthéré à la fois, dont il s'avère qu'enfant de cinq ans, c'est elle qui a permis l'évacuation de « Gotenhafen » par l'un des derniers bateaux. Juchée sur les épaules de sa mère, alors que l'officier de marine devait choisir entre deux mères, par ailleurs voisines, chargées de deux enfants, elle a alors donné la preuve de leur fidélité au Führer, emportant ainsi la décision de l'officier. C'est un poids dont elle ne se défera jamais, malgré ses efforts pour acquérir une culture historique immense qui lui permet de contredire violemment ses parents et cette culpabilité la mènera au suicide, comme son cousin polonais, Kazimierz.
- 13 Renate n'était donc pas le personnage qu'elle semblait être, dévouée à sa famille et effacée, ne prenant de l'autorité que dans la contradiction à ses parents sur le sujet de la guerre, le mensonge se dévoile à la fin du roman en même temps que le mystère autour de l'oncle polonais, le seul à savoir encore la vérité sur cet épisode de l'évacuation, le seul à qui Renate pouvait parler du poids de sa culpabilité, celui que les grands-parents voulaient bannir de leur vie parce qu'il savait la vérité.
- 14 Tanja Dückers déplace ainsi la question de la culpabilité des grands-parents à la génération suivante, même si l'enfant n'avait que cinq ans, même si elle reproduisait alors des schémas appris de ses parents : c'est elle, malgré tout, qui a condamné une autre

famille à la mort en les renvoyant sur le célèbre « Gustloff ». Tanja Dücker illustre ainsi la succession des générations et le poids qui en découle, le « grenier de l'Histoire » est au dessus des têtes, « je sens toujours le remous du passé »¹⁷ dit Paul, son jumeau, son double, à la fin du récit.

- 15 Grâce à Alexander Kluge, Christoph Amend s'aperçoit qu'il ne sait rien. Il ne connaît du passé de son grand-père que de vagues assertions sur une « quasi-désertion ». Ce sera le déclencheur d'un voyage inhabituel qui fera irruption dans le passé, au milieu du chaos qu'est le présent [...] C'est un voyage en pays étranger. [...] mais cette deuxième Allemagne semble se rapprocher de moi jusqu'à ce que je comprenne qu'il ne s'agit pas d'un deuxième pays, mais de mon pays, ma famille, mes racines¹⁸.
- 16 Christoph Amend retrace le chemin de ces « vieux », ce qui les a « marqués », car savoir d'où l'on vient est la condition pour savoir où l'on va, les générations s'imposent dans leur succession, « leur vécu se reflète dans nos parents, dans cette Allemagne dans laquelle nous avons grandi, il se reflète directement dans ma vie¹⁹ ». Ce qui lui importe n'est pas de retrouver le sens historique général mais le sien propre : il n'interrogera pas de « victimes », car il n'y avait pas de victimes dans sa famille, tous furent, d'une certaine façon, des « acteurs », il n'interrogera donc que des « acteurs », sans préjuger, du reste, du résultat pour soi-même : apprendra-t-il plus sur lui-même qu'il ne le voudrait ou, au contraire, ce passé est-il bien trop éloigné pour éclairer le présent ?
- 17 Les sociologues de *Opa war kein Nazi* ont une démarche analogue, ils choisissent comme échantillon des familles « allemandes normales », c'est-à-dire dont, au départ, ne sont connus ni actes de barbarie, non plus qu'elles ne sont des victimes.

L'histoire émotionnelle recouvre le savoir historique

La mémoire est le souvenir d'une expérience vécue ou fantasmée. [...] Elle est inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les manipulations, susceptible de longues latences et de brusques réveils. [...] La mémoire relève du magique, de l'affectif, elle ne s'accommode que des informations qui la confortent [...], elle installe le souvenir dans le sacré. [...] La mémoire sourd d'un groupe dont elle contribue à souder la solidarité identitaire²⁰.

- 18 Ainsi, « le vieux monsieur de Starnberg [Il s'agit du « père » de « Derrick », Nda] commence à parler, les yeux brillants, de ce qu'il appelle la plus belle et la plus heureuse période de [sa] vie, voulant dire par là les années de 1935 à 1939²¹ ». Jo, la grand-mère de *Himmelskörper*, prononce des phrases similaires : « Lorsque Jo parlait de « la plus heureuse période de sa vie », elle avait l'air d'une petite fille naïve²² ». Les différents états de la mémoire sont ceux de cette période « heureuse », celle de la jeunesse et de la solidarité d'un groupe, d'une identité forte et, parallèlement, ceux des bombardements et de la fin de la guerre qui viennent en surimpression des atrocités commises. L'échappatoire apparaît sous la forme d'une identification falsificatrice des acteurs avec les victimes. Mémoire reconstruite, mémoire occultée, ces formes de la mémoire ne se trouvent que rarement, dans le cadre familial, resituées dans le contexte de l'histoire. *Opa war kein Nazi* en donne plusieurs exemples, celui, entre autres, des deux frères qui se retrouvent par hasard sur le front russe, l'un d'entre eux étant chargé de convoier des prisonniers russes. La joie des retrouvailles leur fait liquider les prisonniers. Or, ce qui est transmis dans la saga familiale, est l'incroyable hasard heureux qui les a fait se retrouver, leur crime étant relativisé par les petits-enfants au titre de l'obligation, le « müssen », le fait

d'avoir été, eux aussi, des victimes, des « victimes de l'Histoire ». Ou bien encore, la négation de crimes par les petits enfants, alors qu'ils sont parfaitement attestés par les carnets écrits de la main du grand-père : ce qui a été transmis est autre, le reste ne peut donc être croyable et ne recoupe certainement pas l'Histoire ! Nous sommes bien dans le « magique », « l'affectif » dont parle Pierre Nora.

- 19 T. Dückers fait un constat impitoyable de l'enseignement de l'histoire, tant il est déconnecté de toute réalité. Les enseignants, pourtant de par leur âge témoins et victimes des bombardements, de l'exode, parlent de ce sujet comme s'ils l'avaient étudié dans des bibliothèques, « qui en parlant du nez, qui en zozotant, toujours sur un ton à demi-ennuyé, dans un style d'agence de presse²³ ». Avec le recul, Freia relève l'ironie d'avoir toujours un cours en biologie, sur la génétique, juste après le cours sur l'histoire du III^e Reich et les questions que posent Paul et elle sur « pourquoi quelqu'un qui est chômeur et "asservi" par des pertes territoriales doit-il avoir soudain envie de procéder à des exécutions de masses au lieu d'aller se promener avec sa bonne amie habillée de vieux vêtements²⁴ », ne reçoivent pas d'autre réponse que « ce n'est pas si simple ». Les enfants voient des films, à l'école primaire,

les images [...] étaient inconcevables, elles semblaient venir d'un autre monde. Des cadavres, émaciés et nus [...] des troupes en manœuvres [...] Une grêle de bombes [...] Science-fiction. Des chambres à gaz. Le gaz – comme dans la cuisine lorsque Paul et moi faisons chauffer du lait pour le cacao ? [...] L'ascension et la chute d'Hitler nous semblaient aussi logiques et régies par les lois de la nature que les déclinaisons latines [...] Et tout avait ses lois et c'était bien ainsi, sans doute était-ce bien que les Hitlers viennent et passent, cela aussi était une loi sur les origines de laquelle nous ne nous penchions jamais et n'étions jamais incités à nous pencher²⁵.

- 20 La conception de l'Histoire est orthodoxe, le traité de Versailles une humiliation, la propension à l'extrémisme est certes parfois néfaste mais elle produit aussi les grands écrivains romantiques, disent-ils, donc il y a un bon côté partout.
- 21 La narratrice tente de dénouer l'écheveau du mécanisme mémoriel : « Je me demandai ce qu'elle savait encore que je ne sache pas. Ce qu'elle avait oublié et de quoi elle pouvait fort bien se souvenir²⁶ » tout en partant de la constatation que le souvenir de Jo était lié à deux critères : il fallait que le souvenir soit ancien, si possible dans son enfance ou sa jeunesse, mais aussi qu'il soit négatif. Ce mode de fonctionnement du souvenir chez Jo confirme la superposition des strates de la mémoire et leur ambivalence : le conflit moral est celui qui va être « marquant ».
- 22 T. Dückers confirme ainsi, par une fiction romanesque, l'étude de *Opa war kein Nazi* : les personnes interrogées peuvent intégrer leur action passée et le nouveau discours sur l'holocauste, affirmant ainsi une nouvelle version de l'histoire mémorielle : les Allemands et les nazis auraient été deux groupes distincts qui

ne venaient en contact que dans des cas concrets limites, "ils étaient obligés d'entrer au Parti", "ils étaient obligés de travailler" pour la Gestapo, "ils étaient obligés de partir" au front, "ils étaient obligés d'assister" à la persécution de la population juive (et d'elle seule). Tout cela, contrairement aux "nazis", ils ne l'ont pas fait par conviction ni volontiers, mais "parce que cela se faisait" ou, pour empêcher quelque chose de pire ; du reste ont-ils toujours tenté de faire le bien²⁷.

Les jeunes générations à la recherche de leurs racines

- 23 Christoph Amend s'est donné pour tâche d'aller interroger des acteurs de l'époque nazie, des hommes célèbres pour leur action dans la République Fédérale de l'après 1945, même si Ernst Glaeser, par exemple, est mort depuis 1963. L'interrogation porte alors sur l'œuvre, mais elle n'est pas différente. « Comment c'était pendant la guerre²⁸ » est le fil conducteur de cet ouvrage, documentaire, certes, mais très personnel : le narrateur y est omniprésent à la première personne car le lecteur doit ressentir qu'il ne s'agit pas d'une description, d'une évocation, d'une recherche de faits historiques mais que l'ensemble se place sous le signe du sentiment et des émotions. D'où la question « comment c'était pendant la guerre ? » va-t-elle différer d'un « Que s'est-il passé pendant la guerre ? » ou, plus accusateur : « Qu'as-tu fait – ou pas – pendant la guerre ? »
- 24 Le point de départ est, en réalité, la question du silence sur les points capitaux, non sur les « histoires innocentes des aventures au front et du retour dans l'Allemagne détruite en 1945²⁹ ».
- 25 La série d'interviews commence par celle de Richard von Weizsäcker, personnalité éminente de la RFA et, dès que le lecteur aborde le titre, ses certitudes sont ébranlées : « Lorsque Richard von Weizsäcker parle de sa peur sous le III^e Reich, je l'entends encore et toujours glousser de rire³⁰ » comme un enfant qui descend dans une cave sombre, écrit-il plus tard. L'ancien Président de la République s'y révèle comme un officier fier dont l'action politique ultérieure a été guidée par ce passé : de la réconciliation avec les Polonais aux génocides des camps à travers son célèbre discours du 8 mai 1985 mais, de ce passé, il n'a jamais parlé avec ses propres enfants : « Pourquoi ces histoires de la guerre, liées au caractère criminel de la période nazie, devraient-elles être un enseignement pour mes enfants ? C'était vraiment une autre époque. » Amend n'ose pas le contredire en lui opposant son discours de 1985 « parce nous ne pouvons être libres que si nous sommes capables de nous en occuper³¹ ». Richard von Weizsäcker illustre les limites de la conscience, une sorte de dichotomie entre le privé et le public, entre la mémoire et l'histoire.
- 26 Cette conversation décrypte le mécanisme à l'œuvre : l'histoire affective ne recoupe pas ou, du moins, de loin pas toujours, l'Histoire. En effet, le grand homme politique n'a pas pu transmettre à ses enfants la conception publique de l'Histoire qu'il a affichée, alors que lui-même s'inspire d'un discours de son propre père pour en tirer un contre-enseignement sur la responsabilité. Ainsi, lorsque Ernst disait avoir beaucoup su, pressenti un peu mais n'avoir ni su ni pressenti ni même pensé possibles beaucoup de choses, Richard, lui, parle du détournement de la conscience en se référant à l'ignorance ou même du pressentiment supposés.
- 27 Amend cherche à retrouver la perception du vécu de ces hommes qui « en étaient » pour ensuite, faire carrière, car connaître les faits ne diffuse pas le sentiment fin des sensations. Mais cette entreprise est ardue, « les hommes n'aiment pas parler de leurs sentiments » (60). C'est ainsi que Iring Fetscher, ancien conseiller de Willy Brandt à la Mairie de Berlin, rêve à haute voix de ses succès comme tireur, mais se demande comment il jugerait un papier écrit de sa propre main en 1944 s'il émanait d'un autre « à nouveau chez soi, avec des gens qui sont des Allemands³² ». Et, de même que Amend avait creusé le sujet de la peur de la mort avec Weizsäcker, il avance, avec Fetscher, sur la joie de faire mouche, sur la logique militaire qui veut que les soldats soient jeunes et sans

expérience de la vie, « pour eux, la guerre est un jeu, une sorte de sport. Long, court – But ³³ ». Et Amend avance l'hypothèse que Fetscher s'est converti au catholicisme pour tenter de se libérer, en ce monde, de sa culpabilité, ce que les protestants ne peuvent faire. Comme Weizsäcker, il n'a pu avoir d'entretiens avec ses enfants sur le sujet. Ici, encore, le silence est la marque intergénérationnelle, comme pour d'autres enfants, l'héritage pèse lourd chez les Fetscher, Caroline Fetscher, une de ses filles, se situe au centre de l'interrogation sur la guerre : elle écrit des reportages sur la guerre de Yougoslavie, sur les crimes de guerre et les causes de cette guerre.

- 28 C'est Erich Loest qui se rapproche le plus de la vérité sur les traces de laquelle Amend s'est lancé, Erich Loest qui a « tapé sur les nerfs de sa génération comme peu l'on fait, par passion de la mémoire [...] de cette tache blanche sur la carte de l'âme allemande »³⁴ et qui résume ainsi l'attitude de ses compatriotes soldats : s'ils se racontaient sans trêve des histoires d'aventures, jamais ils ne parlaient d'histoires pénibles, seuls étaient acceptés les récits larmoyants sur la captivité. C'est ainsi que Amend approche petit à petit le sens et le centre du silence : les émotions sont hiérarchisées entre celles qui sont autorisées (celles sur la captivité) et celles qui sont interdites, celles sur les crimes du régime nazi ou les crimes de guerre ou simplement sur la participation à une guerre qui a été condamnée par l'Histoire.
- 29 La constatation que fait Christoph Amend est amère : les pères meurent et nous ne mesurons pas encore l'ampleur de leur héritage encombrant, les pères ont légué une famille où les sentiments n'avaient pas de place, « cachés par un aimable sourire, masque parfait »³⁵, où l'on ne parlait pas de l'Allemagne, mieux valait découvrir le monde et, de ce fait, les jeunes Allemands ont hérité d'une immense tache blanche sur leur propre histoire, perdant ainsi une possibilité de s'orienter.
- 30 La famille de *Himmelskörper* elle aussi, est marquée par le silence.
- Je voulais découvrir pourquoi mon oncle polonais haïssait mes grands-parents et inversement, avant de ne plus pouvoir les voir qu'en rêve. [...] Toujours ce silence, ces secrets, cette pénombre, ces mains tièdes sur mes épaules, toussotements, frissons, sanglots, rien³⁶.
- 31 C'est une famille allemande, donc en partie polonaise, l'une restée à Gdynia, l'autre, réfugiée en Allemagne et, c'est la partie polonaise de la famille qui est porteuse de liberté, mais c'est une liberté honteuse, cachée, située au cœur du non-dit. Renate assiste en secret à l'enterrement de son oncle Kazimierz, elle est allée vingt fois à Varsovie, en secret. Freia elle-même part à Varsovie pour tenter de comprendre le suicide de son oncle favori, Kazimierz. Malgré ses efforts, sa démarche reste vaine : l'oncle Kazimierz, lui aussi, était dissimulé derrière un masque soigneusement élaboré que Renate ne lèvera qu'après sa mort et peu avant son propre suicide, c'est cette génération qui a été, en réalité, sacrifiée.
- 32 Marcel Beyer, avec *Spione*³⁷ (Espions) construit tout le récit autour du secret et du silence, « le secret est la marque de notre famille depuis le début »³⁸, abordés sous un angle particulier, celui de la vue – alors que c'est l'ouïe qui est en question dans *Flughunde*³⁹ (Roussettes) – la troisième génération se lance comme une bande d'espions dans une traque : un grand-père inconnu qui habite pourtant la même ville, marié à une inconnue revêche, une grand-mère biologique disparue, des parents muets ; cette situation soude un moment les cousins entre eux, avant que l'un d'eux ne découvre le secret : la grand-mère biologique, contre toute version officielle n'est pas morte, le grand-père qui aurait

tant voulu être espion, a été, en réalité, aviateur de la Légion Condor, ici encore, une mission secrète jusqu'à la victoire de Franco.

- 33 C'est une transcription de la vision moderne des événements : à travers l'objectif d'une caméra : le grand-père n'a rien vu de ce qu'il faisait depuis son avion, seule la caméra a fixé l'image, « la fumée, les flammes, les ruines. Cela aurait dû être le pont, ce fut le village⁴⁰ ». Cette offensive militaire, si longtemps cachée par Hitler, jusqu'à la victoire, ne plaît guère à la grand-mère, elle doit donc rester secrète et, comme une sorte de revanche, elle impose le silence, comme elle imposera ensuite et organisera sa disparition, pour éviter le conflit entre deux mondes, entre deux réalités : celle de sa mort annoncée et celle de sa guérison inespérée. *Himmelskörper* procède également ainsi : la vérité n'est pas où on l'attend et elle est protégée par le secret.
- 34 Les enfants se sont transformés en espions de leur propre famille, ils étaient unis autour de ce projet au début, puis chacun ira son chemin, le secret s'installe entre eux aussi.
Les petits-enfants de son mari sont les premiers de la famille qui portent la mort en eux sans l'avoir jamais rencontrée. [...] Les petits-enfants de son mari sont venus au monde marqués par la mort [...] Ils grandissent, se tournent vers la vie, sans rien savoir de l'espion niché en eux⁴¹.
- 35 Les apprentis espions portent en eux-mêmes un espion, beaucoup plus douloureux, ils ne rencontreront jamais leur grand-père, la seule image se fera par photo interposée, ici encore redoublée : le grand-père est photographié alors que lui-même photographie. Il n'y a pas de communication directe possible, la chape de silence est trop lourde, l'Histoire se laisse reconstruire mais pas la mémoire, à l'opposé des efforts (en partie réussis) de la narratrice de T. Dücker.
- 36 C'est la même désespérance qui est à l'œuvre dans *Flughunde*. Cette fois centrée sur la voix et la conservation de la voix. Et c'est un roman qui s'écrit à travers le récit de deux personnes (on peut ici, réellement parler d'un roman à deux voix) celle d'un technicien du son, amené par certains hasards à suivre les derniers jours des « grands » du régime nazi dans le bunker, et celle de Helga Goebbels, l'aînée de la fratrie, jusqu'à l'assassinat des enfants par leur mère.
On peut embellir et retoucher des photos [...] On peut changer son regard en une nuit : au matin plus de haine ni d'esprit guerrier, mais épuisement et amabilité. Mais cela ne marche pas avec la voix humaine, elle fait entendre les « Oui Oui Oui » et les « Heil » et « Sieg » et « Oui, Mon Führer » des années après⁴².
- 37 Contrairement à *Spione*, le lecteur de *Flughunde* est placé au centre de l'action, où les expériences médicales sont organisées autour des cordes vocales, puis dans le bunker, où il peut suivre les ravages de la défaite sur la voix du Führer, « Cette voix, autrefois si forte et si claire, devient de plus en plus faible [...] il prend congé sans un mot [...] ainsi ne répond-il plus que par des mouvements silencieux des lèvres⁴³ ». Ces épisodes alternent avec la voix de Helga, une enfant – presque – comme les autres, à qui ses parents mentent comme bien d'autres parents, sur la guerre, sur leur avenir et même, sur leur propre fonction, minimisant ou taisant leur rôle politique tout en utilisant les enfants à des fins de propagande dans d'interminables séances de photos. Le secret est gardé, malgré les questions des enfants, sur l'« Entwelschung », cette forme de re-germanisation du vocabulaire, sur l'exode – ou le génocide – des Juifs.
- 38 Le son de la voix des enfants est conservé sur la bande magnétique, pérennisant ainsi leur assassinat, mais aussi les autres crimes. Le récit prend de la force par cet intermédiaire et le lecteur est projeté aux antipodes du traitement cinématographique d'un sujet similaire,

« La Chute »⁴⁴, ce dernier privilégiant l'anecdote, occultant les causes et les effets, Marcel Beyer, pour sa part, ne se place ni dans le cadre de l'histoire ni dans celui de la mémoire, il reconstruit et veut accéder à une plus grande proximité par le choix de circonscrire le sujet autour du son comme métaphore de l'horreur : « pour nous emparer de l'intérieur, nous nous en prenons à la voix »⁴⁵.

- 39 Sous des formes différentes, ces ouvrages se sont donné comme mission de lutter contre l'oubli, contre le recouvrement des strates de mémoire et d'histoire par les ajouts au fil des ans et la différence d'appréciation.

On ne peut se souvenir qu'à condition de retrouver, dans les cadres de la mémoire collective, la place des événements passés qui nous intéressent [...] L'oubli s'explique par la disparition de ces cadres ou d'une partie d'entre eux [...] L'oubli, ou la déformation de certains de ces souvenirs s'explique aussi par le fait que ces cadres changent d'une période à l'autre [...] Comme chacun de ses membres se plie à ces conventions, il infléchit ses souvenirs dans le sens même où évolue la mémoire collective⁴⁶.

- 40 Les fictions, essais ou enquêtes que nous avons évoqués ici veulent retrouver les « cadres » de la mémoire collective d'avant ce que l'on appelle la « *Vergangenheitsbewältigung* », ce travail sur le passé, la mémoire qui se rapproche le plus possible de son origine avant qu'elle ne soit passée par le moule de la pensée correcte et bienséante sur le nazisme et qui a transformé jusqu'aux souvenirs eux-mêmes.

- 41 C'est ainsi que Jo, la grand-mère de *Himmelskörper* se retrouve projetée dans l'acuité du souvenir grâce à la confusion sénile, que *Flughunde* restitue, par la conservation du son, l'authenticité des voix des enfants Goebbels ou du « Führer », que Christoph Amend pousse ses interlocuteurs dans leurs derniers retranchements en leur posant des questions sur leurs émotions et non sur des faits, et que l'enquête sociologique de *Opa war kein Nazi* démonte les articulations de cette mémoire familiale pour en montrer les faiblesses, les illusions et les contre-vérités qui se transmettent de génération en génération.

- 42 Pierre Nora oppose la mémoire à l'histoire qui se situe dans le rationnel.

L'histoire est une construction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus mais a laissé des traces. [...] On tâche de reconstituer au plus près ce qui a dû se passer et surtout, d'intégrer ces faits dans un ensemble explicatif cohérent. [...] L'histoire est une opération purement intellectuelle, laïcissante, qui appelle analyse et discours critique. [...] L'histoire appartient à tous et à personne, elle ne s'attache qu'aux évolutions et aux rapports des choses⁴⁷.

- 43 Face au danger de déconsidérer l'histoire au profit de la seule mémoire, la « troisième génération » dont il a été question ici, après avoir intégré l'histoire, ressent le besoin de compléter la « construction problématique et incomplète » par le vécu avant qu'il ne soit trop tard et que les acteurs aient disparu, afin de combler la « tache blanche sur l'âme allemande ».

NOTES

1. [Erich Loest erklärte einmal,] „dass sich auf der Seelenkarte der Deutschen ein weißer Fleck befinde. » Christoph Amend, *Morgen tanzt die ganze Welt. Die Jungen, die Alten, der Krieg*, Karl Blessing Verlag GmbH München 2003. Né à Munich, il dirige le supplément dominical du *Tagesspiegel* à Berlin. C'est ici son premier ouvrage.
2. Id. p. 36.
3. Welzer H., Moller S., Tschuggnall K., *Opa war kein Nazi*, Fischer Taschenbuchverlag, Frankfurt am Main, 2002, seul H. Welzer est un peu plus âgé (1958).
4. Amend, a. a. O. p. 82.
5. Cité in Pierre Nora, « La France est malade de sa mémoire » in *Le Monde* 2, n°105, 18 février 2006, p. 24.
6. Tanja Dückers, *Himmelskörper*, Aufbau-Verlag GmbH, Berlin, 2003. Née à Berlin, elle a déjà publié *Morsezeichen* (prose courte et poésies), 1996, *Spielzone*, un roman en 1999, *Café Brazil* (nouvelles), 2001, en 2001 également, un recueil de poésies, *Luftpost*. Elle a obtenu des prix et de nombreuses bourses pour son œuvre.
7. « Ich schloß die Augen und sah Renate vor mir. Ich sah auch Jo und meine Urgroßmutter, alle mit dicken Bäuchen. Plötzlich war ich Teil einer langen Kette, einer Verbindung, eines Konstrukts, das mir eigentlich immer suspekt gewesen war. » Dückers, a. a. O., p. 26.
8. Maurice Halbwachs, « La mémoire collective de la famille » in *Les Cadres sociaux de la mémoire*, PUF, 1925, Paris, p. 263.
9. Nous choisissons la traduction de « grenier » pour « Speicher » parce que les autres sens, notamment celui de « mémoire » en informatique, renverraient trop évidemment au français « mémoire de l'Histoire » qui ne rendrait pas l'idée d'un concept nouveau.
10. « Die schwebende Grenze zwischen "subjektiver" und "objektiver" Empfindung erörtern. » Dückers, a. a. O.p. 307.
11. « Wir waren keine Nazis. Jede gewalttätige Ausschreitung haben wir abgelehnt. Grob, furchtbar, fanden wir das. Vulgär. [...] Unser Umfeld war treudeutsch, aber nicht nazideutsch. » Dückers, a. a. O., p. 126.
12. « Sie hatten es nicht nur besessen, sondern auch anderen Büchern vorgezogen und auf die Flucht mitgenommen. » Dückers, a. a. O. p. 262.
13. « Mir fiel plötzlich auf, wie viele kleine grenzwertige Äußerungen ich von ihnen kannte, doch nie hatte ich diese bisher zu einem stimmigen Gesamtbild zusammengefügt, nie wäre mir früher in den Sinn gekommen, Mäxchen und Jo als Nazis zu bezeichnen. » Dückers, a. a. O. p. 263.
14. « Alles etwas komisch... wir haben nicht darüber geredet, mir war das nicht so wichtig. Den Russen mochte ich nicht so besonders, aber die Juden waren mir egal. Ich habe nicht begreifen können, wie man Kinder umbringen kann. Ich will doch auch nicht, daß Negerkinder umgebracht werden! Das hat für mich die Nazis endgültig diskreditiert, auch wenn ich viele gute Erinnerungen an diese Zeit habe. » Dückers, a. a. O. p., 104.
15. « Irgendwie gelang es ihr, das Unterlassen einer Handlung zur Heldentat zu stilisieren. » Dückers, a. a. O., p. 105.
16. Halbwachs, *op. cit.*, p. 177.
17. « Ich spüre einfach immer den Sog der Vergangenheit. » Dückers, a. a. O., p. 316.
18. Amend, a. a. O., pp 12-13.
19. Amend, a. a. O., p. 12.
20. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 23.

21. « Und dann beginnt der alte Mann in Starnberg, mit glänzenden Augen von der, wie er sagt "schönsten, glücklichsten Zeit meines Lebens" zu erzählen und meint die Jahre 1935 bis 1939. » Amend, a. a. O., p. 45.
22. « Wenn Jo von der "glücklichsten Zeit ihres Lebens" berichtete, wirkte sie mädchenhaft-naiv. » Dückers, a. a. O. p. 263.
23. « Mal nuschelnd, mal nasalierend und immer halb gelangweilt, im Nachrichtenstil. » Dückers, a. a. O. p. 94.
24. « Warum jemand, der arbeitslos und durch Landverlust "geknechtet" ist, plötzlich Lust auf Massenerschießungen bekommt, anstatt mit seiner Geliebten in meinetwegen etwas zerschlissener Kleidung spazierenzugehen. » Dückers, a. a. O. p. 95.
25. « Die Bilder [...] waren unfassbar, sie schienen aus einer anderen Welt zu stammen. Leichen, ausgemergelt und nackt [...] Truppenmanöver [...] Bombenhagel [...] Science-fiction. Gaskammern. Gas – wie in der Küche, wenn Paul und ich uns Milch für einen Kakao aufsetzten ? [...] Hitlers Aufstieg und Fall schien uns so logisch und naturgegeben wie die Fälle der lateinischen Substantive [...] Und alles hatte sein Gesetz, über dessen menschengemachte Ursachen wir nie nachdachten und auch nie zum Nachdenken angeregt wurden. » Dückers, a. a. O. p. 92-93.
26. « Ich fragte mich weiter, was sie alles wußte, was ich nicht wußte. Was sie vergessen hatte und an was sie sich sehr wohl erinnern würde. » Dückers, a. a. O. p. 219.
27. „Deutsche und Nazis [waren] zwei völlig verschiedene Personengruppen, die nur im pragmatischen Grenzfall in Deckung kamen : wenn etwa unsere Zeitzeugen oder die Verwandten 'in die Partei eintreten mussten', in den Krieg 'gehen mussten', oder der Verfolgung – und nur dieser – der jüdischen Bevölkerung 'zusehen mussten'. Das alles haben sie, im Gegensatz zu den 'Nazis' nicht aus Überzeugung und gern getan, sondern, weil 'man' das damals machte oder weil man damit Schlimmeres verhüten könnte : Im Übrigen haben sie im Rahmen ihrer Funktionen stets versucht, sich wie gute Menschen zu verhalten. » Welzer, Moller, Tschuggnall, a. a. O., p. 205.
28. « Wie es im Krieg war », Amend a. a. O., p. 7.
29. « Harmlose Geschichten vom Abenteuer an der Front und von der Heimkehr ins zerstörte Deutschland von 1945. » Amend a. a. O., p. 8.
30. « Als Richard von Weizsäcker von seiner Angst im Dritten Reich erzählt, höre ich ihn immer wieder kichern. » Amend a. a. O., p. 16.
31. « Warum sollten Geschichten aus dem Krieg, die verbunden sind mit dem verbrecherischen Charakter der Nazi-Zeit, meinen Kindern eine Lehre sein. Das war doch eine vollkommen andere Zeit. [...] Weil wir nur frei sein können, wenn wir uns damit beschäftigen können. » Amend a. a. O., p. 29-30.
32. « Wieder daheim unter deutschen Menschen ». Amend a. a. O., p. 64.
33. « Für sie ist Krieg ein Spiel, eine Art Sport. Lang, kurz – Treffer ». Amend a. a. O., p. 64
34. « Es gibt nicht viele, die ihrer Generation mit einer derart großen Leidenschaft für Erinnerung so auf die Nerven gegangen sind, [... es befinde sich] auf der Landkarte der deutschen Seele ein weißer Fleck. » Amend, a. a. O. p. 82.
35. « Dieses freundliche Lächeln [...] eine perfekte Maske ». Amend, a. a. O. p. 217.
36. « Warum mein polnischer Onkel meine Großeltern haßte und sie ihn, wollte ich herausfinden, bevor Mäxchen und Jo mir nur im Traum begegnen würden. [...] Immer dieses Schweigen, Geheimnisse, Halbschatten, lauwarmer Hände auf meinen Schultern, Hüsteln, Frösteln, Schluchzen. Nichts. » Dückers, a. a. O. p. 189.
37. Marcel Beyer, *Spione*, Fischer Taschenbuchverlag, GmbH, Frankfurt am Main, 2002, abrégé par la suite en « Sp » dans les notes. Il faut comprendre l'allemand « Spion » dans ses différentes acceptions : espion mais aussi judas optique ou miroir placé à l'extérieur d'une fenêtre pour surveiller la rue ou l'entrée de la maison. M. Beyer a quitté Cologne pour Dresde en 1996, il a

publié *Menschenfleisch* en 1991, *Falsches Futter* en 1997, des poèmes, *Erdkunde* en 2001, et il a obtenu de nombreux prix, entre autres, le prix Uwe Johnson en 1997, le prix Jean-Paul en 2000, le prix Heinrich Böll de la ville de Cologne.

38. « Verschwiegenheit prägt unsere Familie von Anfang an ». Sp., p. 77.

39. Marcel Beyer, *Flughunde*, Suhrkamp Taschenbuchverlag, Frankfurt am Main, 1995, abrégé par la suite en „FH « dans les notes. M. Beyer a obtenu le prix Ernst Willner pour *Flughunde* lors du concours Ingeborg Bachmann à Klagenfurt en 1991.

40. « Und dann die Flammen, der Rauch und die Trümmer. Es heißt, die Brücke hätte es sein sollen. Es ist das Dorf geworden ».Sp., p. 163.

41. « Die Enkel ihres Mannes sind die ersten in der Familie, die den Tod in sich tragen, ohne ihm je begegnet zu sein. [...] Die Enkel ihres Mannes sind mit dem Tod behaftet auf die Welt gekommen [...] Sie wachsen auf, sie wenden sich dem Leben zu, ohne um den Spion zu wissen, der sich in ihnen eingenistet hat ». Sp., p. 297.

42. « Photos kann man schönigen, man kann sie arrangieren [...] Den Blick kann man sich abgewöhnen über Nacht : Am Morgen nicht mehr haßerfüllt und kriegerisch, sondern erschöpft und freundlich. Aber das geht mit der menschlichen Stimme nicht, die läßt das Ja Ja Ja, und das Heil und Sieg und Ja Mein Führer noch auf Jahre durchklingen ». FH, p. 230.

43. « Diese Stimme, die früher so laut und klar gewesen ist, wird immer leiser [...] er verabschiedet sich wortlos [...] so antwortet er nur mit geräuschlosen Lippenbewegungen » FH p. 195.

44. Hirschbiegel Oliver, « La Chute », film, 2005.

45. « Das Innere greifen, indem wir die Stimme angreifen. » FH p. 143.

46. Maurice Halbwachs, *op. cit.*, p. 279.

47. Id. p. 26.

RÉSUMÉS

Les trois jeunes auteurs (nés en 1965, 1968, 1974) ne se posent plus la question de la culpabilité mais celle du souvenir, celle du vécu, par delà le long silence des générations précédentes. Seul le sentiment de ce vécu leur permettra de trouver leur place dans la lignée des générations. Il n'y a pas prescription, le passé est partie intégrante des plus jeunes aussi, mais l'Histoire transmet autre chose que la mémoire; Ainsi, les grands-parents sont-ils soumis au questionnement (Dückers / Beyer), ou si ce ne sont eux, leur génération (Amend) ou alors, l'auteur se livre à une reconstitution par la fiction, de la réalité d'alors (Beyer). Ces trois auteurs se situent à l'opposé du monde médiatique qui a choisi de se focaliser sur l'anecdote et, grâce à la distance historique, ils ouvrent ainsi de nouvelles possibilités à la littérature.

Die drei jungen Autoren (1965, 1968, 1974 geboren) stellen sich nicht mehr die Schuldfrage sondern die der Erinnerung, die der erlebten Wirklichkeit über die langjährige Verschwiegenheit der vorigen Generationen hinüber. Allein das Gefühl dieser Erlebnisse wird möglich machen, dass die Jüngeren ihren Platz in der Reihenfolge der Generationen finden. Es gibt keine Verjährung, die Vergangenheit ist Teil auch der Jüngeren, aber Geschichte vermittelt Anderes als Erinnerung, so werden die Großeltern (Dückers / Beyer) – oder deren Generation (Amend) – abgefragt oder die damalige Gegenwart fiktional rekonstruiert (Beyer). Am entgegengesetzten Pol der Medienwelt und deren Fixierung aufs Anekdotische, finden die drei Autoren den Weg zu einer

anderen Auffassung der deutschen Geschichte, der historische Abstand ist hier am Werk und öffnet neue Möglichkeiten in der Literatur.

INDEX

Mots-clés : passé de l'Allemagne, histoire, troisième génération

oeuvretraitee Opa war kein Nazi, Spione, Fluhunde, Himmelskörper

AUTEURS

CATHERINE FABRE-RENAULT

Université Sorbonne-Nouvelle-Paris III